

Autour de la patience des hydrangées

Jean-François Poupart and Kim Doré

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poupart, J.-F. & Doré, K. (2008). Autour de la patience des hydrangées. *Moebius*, (118), 21–26.

JEAN-FRANÇOIS POUPART
KIM DORÉ

Autour de la patience des hydrangées

Tout le monde dort, c'est le temps de te parler de la bonté. Creuser entre les gris jusqu'au souvenir parfait, la lumière de mars, l'odeur de muguet d'une très vieille tante, tiens, ma tante Zélie, j'avais six ou sept ans, un soir d'orage et de fête qui me prend sur sa laine. Je m'en souviens comme d'une carafe brisée, petite avec des motifs mauves et tous les cris autour, un phénomène, « venez voir, c'est votre tante Zélie ». Comme si on avait voulu la livrer aux enfants. S'en débarrasser pour rire ailleurs entre adultes. Zélie dans la fosse aux morveux. On a tous sauté sur elle, elle nous gavait de bonbons zébrés, elle nous a parlé de ce qui restait encore. On l'a raccompagnée assez vite. Je ne sais pas où, au ciel sûrement. J'ai appris ensuite que son nom de famille était Loranger. Le muguet se mélangeait à l'orange. Puis que son frère était le poète Jean-Aubert Loranger. On nous avait donné ce soir la sœur du premier poète québécois à écrire des vers libres ! Seulement pour nous ! Pour lui baver sur les joues ! Pour enduire sa toque bleutée avec des cerises au chocolat ! Les Atmosphères ! C'est écrit sur de la vitre !

La main trop grande pour la fenêtre je me rappelle ça, les taches de doigts aussi. C'est joli Zélie, j'aurais bien aimé une tante Zélie et des bonbons zébrés, comme tout le monde je suppose. La vitre est cassée, tu avais dit pas de poèmes, parler de la bonté quand tout le monde dort, c'est bizarre, ça reste entre les doigts comme un château de sable emporté par la mer avant que l'enfant n'y songe. Je me demande justement ce qui reste encore et pourquoi on se soucie tant d'après et si peu de l'autre blanc, le temps mort

d'avant, le gris indomptable, l'hiver aux bras plus longs que les jambes, l'effondrement du muguet juste avant le printemps. Je reconnais souvent la bonté derrière les yeux ou d'autres corps qui parlent, mais je n'y connais rien, ni l'objectif ni l'esthétique. Et je m'en méfie, à la manière du chat gris, posté derrière l'horloge, à feindre l'insouciance en attendant. Ce n'est pas vraiment l'hiver, les lettres et les fantômes ont coulé sur la vitre. Bon.

Je voulais te parler de Laborit aussi, mais je ne sais rien de sa bonté. Il avait les cheveux fraîchement teints et fréquentait une jeune Québécoise. Il a été plutôt généreux et brillant, assis, cravate brune néanmoins. Provoquer le hasard donne souvent de grandes images recouvrantes. Un toit pour dormir et rejoindre le corps parfait. La bonté serait-elle si opposée à l'exotisme? Quel sens ici est le plus touché? Toutes les marraines au monde sont en apparence très bonnes et se teignent les cheveux! Ont-elles pour autant inventé une drogue pour cristalliser les sons et les sens? Éloge de la fuite en devenant complètement visible. Au crayon gras, au corps surligné.

Tu parles de la fuite, c'est étrange, n'est-ce pas l'absolu contraire, le parfait contraste de la bonté? Il est plus facile de professer en paroles un humanisme de bon aloi que de rendre service à son voisin (disait-il à peu près). Ah! grandeur de la science devant la faillite de ses instruments, c'est fabuleux, Rimbaud en termes statistiques, plus d'amour que d'alchimie. Le corps... c'est plus compliqué, je pense qu'il appartient à l'une et à l'autre (la fuite et la bonté), mais je m'enfarge toujours lorsqu'il faut en dire quelque chose, c'est une teinture ratée, le corps et ses points de fuite, car les marraines aussi se suicident. Et si toute la chaleur du monde s'échappait d'elles comme un spectre qui n'appartient à personne? Du lait partout, dans le lit, sur la chaise, à travers mes vêtements, c'est hautement scientifique quand on y pense, l'éruption de la beauté accidentelle en nous, le double discours des apparences.

Notre matière nous revient sans cesse. Les dessins dans les marges aussi. On dirait un film de mousquetaires en jaune et rouge, la musique plus forte que la morale donc l'inertie possible de celui qui a moins d'oreille. Nous ne sommes pas à l'heure des sauveurs. Je suis bon (deux fois

par année). Jude Stéfan dépose le rythme de la compassion. Il y a les langues pour évacuer l'eau des toits et souvent des animaux solides pour leur rendre grâce; on dirait la pierre moins lourde une fois sculptée. La bonté implique la honte? La quêteuse en bas de chez nous a été ignoble aujourd'hui. Je sais, on lui parle tous les jours, on lui donne de l'argent mais, aujourd'hui, elle a été ignoble. On fait quoi? Devenir bons, punitifs et vaguement idéologiques? Baudelaire écrivait de les battre. Saint François d'Assise? La satisfaction de vomir sur un être humain? Donc le Christ? J'intoxique. Fruits de mer frits. La grande parabole et lui vomir dessus. Tristesse infinie comme les idoles.

Justement, les idoles, ça rapproche du beau, ça éloigne du bon. Je te parle en concepts ratés, ça laisse des sillons dans l'espace, tu rappliques à l'envers, intoxication oui, les paraboles ne nous mènent nulle part qu'au début, l'eau glacée du début jusqu'aux genoux et à travers. N'invoquer personne, faire exprès. Répondre à la question, d'accord, en animal docile, en petite chose trempée à moins trente, ou alors en savant sans sujet d'étude. Quoi qu'on dise, il y a toujours ce gros corps éparpillé entre les étages, la pensée pour ne rien voir, un bruit de cœur sans dormir. Chasser des monstres, en créer de nouveaux, la manière, décidément, je m'y habitue mal, c'est le vif du sujet. Alors, le Christ? Je l'imagine heureux, ou je n'y songe pas (assez).

Il y a beaucoup de rancœur dans le vif, un chef de tribu turque devant Jérusalem qui n'a plus le goût d'égorger son prochain. Donc, les arbres à l'automne qui donnent toute leur folie tout en sachant qu'ils doivent mourir? Si les impressionnistes étaient venus au Québec le 14 octobre 1875? On parle trop de ce qu'on n'a jamais vu. La bonté, antichambre de la sagesse? Devons-nous garder une langue qui ne peut plus mordre? La bonté, tu as raison, se confond lexicalement avec la beauté. Des enfants dans un parc boueux qui se disputent l'univers. Je voulais juste voir.

On parle trop de ce qu'on n'a jamais vu. On parle trop. J'ai croisé aujourd'hui à moins trente un enfant sans mitaines avec des yeux très noirs, puis un chat blanc qui paraissait jaune dans la neige, la même alcoolique de la même rue, le regard clair et les pommettes rouges,

un fauteuil roulant sur la glace à toute allure. Pas vu le chien à trois jambes, pas remarqué le ciel, je marchais sans comprendre. J'ai écrit un mauvais poème, des mots pas bons, j'ai tout jeté avec les restes du dîner, sans rancœur aucune; la noirceur à peine, un pas de coq, une aile de poule, les couleurs de nos veines, sans rancœur aucune. Je marchais à côté de la bonté, comme rien ou personne, surtout pas Saint-Denys Garneau.

Malgré la lumière qui s'éreinte, la clarté des rideaux. Saint-Denys Garneau était obsédé par le mal mais avec de vieux mots. Ce n'est pas la bonté, mais la charité, la même que les vieux noms prononcés par Maritain, Bernanos, Claudel, Mauriac et les autres catholiques transits. On y reviendra peut-être, pour la colonie à venir. Rimbaud parsème son œuvre du mot charité parce qu'il en est exclu. Je ne sais pas pour toi, mais les poèmes de Saint-Denys Garneau ne m'ont absolument rien fait. Son journal a peut-être même concrétisé l'image trouble que j'ai de mes ancêtres. La peur de tout, la paresse chrétienne, la faiblesse des mots, la chienne, la nullité de ses visions. Nous adulons une inquiétude.

La bonté est une queue de poisson, une éclipse, tous ces noms, sans suite, si ce n'est de petites lumières comme des néons, les fantômes au supermarché, chercher ailleurs ce qui nous affaiblit. Le reste est triste et beau, sûrement bon et clair à travers les rideaux. Démêler l'araignée, remplir la machine, porter les livres, marcher, pas une fois je n'ai pensé aux sentiments en déboulant les marches ni aux corps en accouchant d'un corps. La bonté s'échappe par accident, elle disparaît peut-être quand on l'enfonce, je suis sûre qu'elle déteste être surprise, comme le tigre du Douanier Rousseau. Ferveur et traces de la bonté contre la masse morte.

Les dessins d'enfants ne fascinent pas les enfants. Ils sont déjà ailleurs. C'est encore notre sécurité. Bonté sécuritaire, paradis terrestre. Je me souviens vaguement d'un reportage où un Noir grimpait un pic rocailleux à l'aide d'un système de poulies et de courroies rudimentaires afin d'arracher à mains nues une ruche d'abeilles. Tout le monde était admiratif jusqu'à l'adoration. Je trouvais ça débile de risquer sa vie pour du miel.

Une fois nous étions partis en famille à bord d'une carriole tirée par une jument pommelée. À la croisée des chemins elle sursauta, effrayée par de petits drapeaux de la voirie, et se précipita dans le fossé. La carriole se retourna complètement. Mon père se retrouva tête première dans une mare de boue, mort de rire. Tout le monde riait. Nous avions tous frôlé la mort. Nous rigolions en famille. Avec un profond goût de miel dans la gorge.

Tiens, boucles d'or, la marraine de mon père était Zélie Loranger.

